

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Pierre Morency poète et dramaturge

Donald Smith

Number 12, November 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40385ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Smith, D. (1978). Pierre Morency poète et dramaturge. *Lettres québécoises*, (12), 39–47.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1978

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

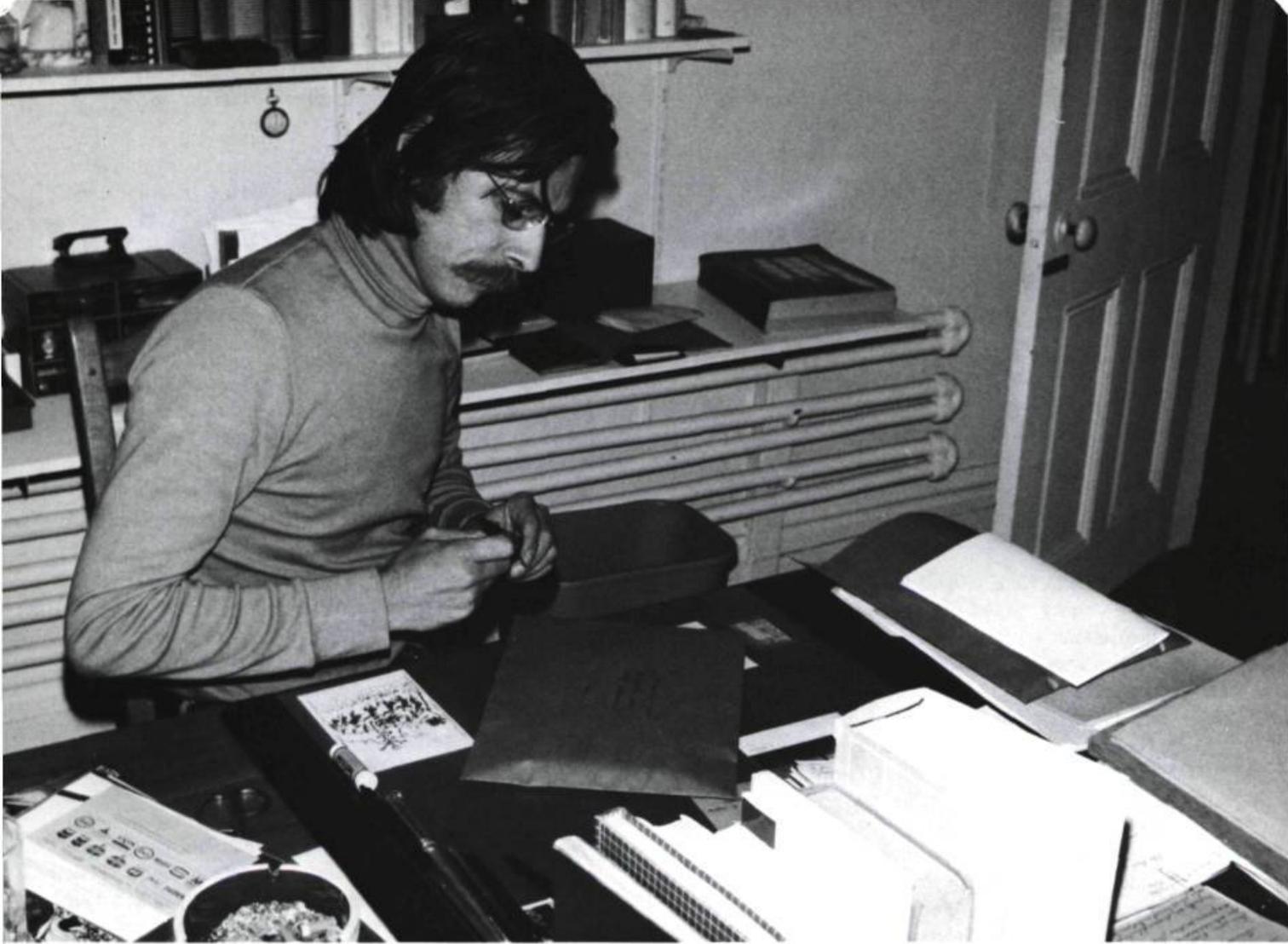
<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Photos : ATHÉ

Entrevue : Pierre Morency poète et dramaturge

par Donald Smith

Originaire de Lauzon, Pierre Morency, poète et dramaturge, habite la ville de Québec depuis de nombreuses années. Il est maintenant connu comme un des poètes les plus influents de la vieille capitale. Auteur de quatre recueils de poésie et de quatre pièces de théâtre, Pierre Morency fait profession d'écrivain. Il vit de littérature, à la fois spirituellement et financièrement. Il aime parler de sa vocation de poète. L'entrevue qu'il a bien voulu m'accorder était d'une spontanéité qui m'a profondément touché. Dans un monde où la poésie est de moins en moins populaire, Pierre Morency tient à défendre son métier, et il le fait avec brio et avec sincérité. Avant de passer à l'entrevue proprement dite, une brève rétrospective de l'oeuvre de Morency s'impose.

C'est en 1967 que paraît le premier recueil de Pierre Morency, *Poèmes de la froide merveille de vivre*. À cette épo-

que-là, la majorité des poètes du Québec étaient des « poètes empêchés » : ils ne pouvaient écrire des poèmes d'amour libre et libérés, car, inévitablement, le pays colonisé venait tout gâcher. Chez ces poètes, la femme était subjuguée au pays. Elle était même, à l'occasion, une « femme-pays » souffrant dans l'incertitude nationale. Mais dans *Poèmes de la froide merveille de vivre*, le lecteur découvre de vrais poèmes d'amour. On ne « marche » pas vers l'amour, comme Miron. On le fait, l'amour :

*Mon amour mon amour ce jour est une serre
Vois comme je ressemble à cet érable tendre
Les genoux dans la glaise et la tête en feuillage
Tu es là près de moi et je te cherche encore
Je t'ai plantée en moi comme un géranium*

Dans cette oeuvre jeunesse, Morency varie ses sujets. Parfois,

c'est le thème du pays qui domine. Le Québec oscille entre la naissance (décrite à travers les images de l'oiseau, de l'arbre, de la lumière et de la fenêtre) et la mort prochaine (le silence et le froid). Pierre Morency, comme tant d'autres poètes de l'époque, voulait mettre fin aux « paroles gelées ». Le recueil renferme quelques très beaux poèmes patriotiques inspirés du fleuve et de ses battures. Les meilleurs poèmes sont à la fois surréalistes et lyriques, structurés par un rythme prenant. À cet égard, je ne peux m'empêcher de citer un extrait de la « Ballade du temps qui va », qui n'est pas sans évoquer Villon et Apollinaire :

*Comme ruisseaux mes amis vont
Le temps s'en va comme rivière
Nous passons tous à reculons
Mais nous allons notre manière
Ainsi nuage ainsi l'eau claire
Mais nous voyons mourir nos pères
Et l'homme passe comme l'eau*

Les *Poèmes de la vie déliée* (1968) démontrent clairement que Pierre Morency est un des rares poètes québécois qui parlent de l'amour tout simplement pour parler de l'amour. Suzanne Paradis a déjà dit qu'à cause de Morency, la poésie du Québec s'attache enfin à la femme et à l'homme habités l'un par l'autre. Par moments, le poète se révèle comme une sorte d'Anne Hébert souffrant d'un amour enfermé, source étrange de joie déchirante : « Dans nos petites chambres de fer/Nous sommes assis l'un dans l'autre/Coupés percés par des lames de chair ». Ailleurs, le poète prend son envol et se lance dans une expérience érotique, « toute langue toute cuisse », où l'homme « fond » sur la poitrine de la femme « comme un bec d'oiseau fou ». Le langage reste surréaliste, sans pour autant être gratuit ni obscur. Dans *Poèmes de la vie déliée*, nous trouvons également des attaques ironiques contre les condamnés de la Ville « célébrant le mariage » de leurs ventres avec un « gros bureau d'acier ».

Au nord constamment de l'amour (1970) combine les deux éléments essentiels du message poétique de Pierre Morency : hymne à l'amour ; cri d'un poète « tanné de pourrir parmi les os » de l'indifférence, vivant mal dans la société à consommation, perdant son équilibre, marchant « au nord constamment » de ses propres gestes. Morency veut « voler dans chaque chant d'oiseau », « couler dans les ruisseaux ». Pour lui, la nature est primordiale, mais l'homme moderne tend à s'en éloigner. Les poèmes se lisent sans accrocs, les expériences étant traduites avec soin dans un registre métaphorique qui ne sonne jamais l'artifice.

Pierre Morency est de ces poètes qui croient au pouvoir de l'imagination et qui exploitent nos sens créateurs. Il est très proche de la fantaisie enfantine. C'est pour cela que trois de ces pièces de théâtre ont été écrites pour les enfants. Même la seule pièce pour adultes, *Les passeuses* (1976), nous enseignent la nécessité du féérique. Les trois veufs des *Passeuses* sont diplômés à « l'université de la vie ». Ils échappent au désespoir de la vieillesse grâce à la parole et au conte. Ils nous apprennent à nous émerveiller face aux petites choses. Pour un des vieux, il s'agit, par exemple, d'un papillon . . . « d'un monarque. Un des plus beaux papillons de la création. Une merveille ». D'oeuvre en oeuvre, Pierre Morency nous livre ses impressions sur l'amour, sur le capitalisme, sur l'engage-

ment national et sur la fantaisie. Écoutons-le qui nous parle de la vie en général ainsi que du métier d'écrivain.

- Q. Vous avez une licence ès lettres et vous avez déjà enseigné la littérature à Laval. Est-ce que cette formation littéraire vous a poussé à écrire ? Est-ce qu'elle a eu une influence sur vous ?
- R. Ça a probablement eu une influence, tout influençant un écrivain. Sauf que moi, aussi naïf que ça va paraître, je suis allé à l'Université apprendre à écrire. Je vais vous raconter un peu la situation.

À la fin de mon cours classique, j'ai dirigé une petite troupe de théâtre, et je commençais déjà à m'intéresser pas mal à la poésie. J'écrivais quelques poèmes, mais j'étais un peu isolé à Lévis. Je ne connaissais personne et je ne savais pas trop comment faire. Alors, j'ai eu une idée. Je me suis dit : les gens qui deviennent médecins s'en vont étudier la médecine ; les gens qui deviennent ingénieurs s'en vont étudier le génie. Je suis donc allé étudier la littérature pour écrire. Je suis arrivé à la Faculté des lettres en 1963. Clément Lockwell recevait alors les étudiants en leur disant : « Qu'est-ce que vous allez faire ? Pourquoi êtes-vous ici ? » Moi, j'ai dit que j'étais là pour apprendre à être écrivain ! Alors, il a failli tomber en bas de sa chaise avec un grand éclat de rire. Il a dit : « mon cher ami, ce n'est pas ici que vous devriez venir. Vous devriez prendre votre baluchon et partir à travers le monde ». J'ai répondu que je ne pouvais pas, que j'avais des obligations et qu'il fallait que je travaille. Alors, finalement, ils m'ont patenté une licence axée surtout sur le français et la grammaire. J'ai fait ça pendant trois ans tout en enseignant à temps plein pour gagner ma vie. En même temps, je suivais des cours sur la poésie qui m'ont peut-être apporté quelque chose, mais j'ai surtout apprécié les cours sur la linguistique, sur l'évolution des mots, sur la philologie. Je pense que tous les écrivains, qu'ils soient poètes ou romanciers, sont des grands maniaques des mots. Je n'arrive pas à concevoir un écrivain qui ne serait pas passionné par les mots. D'où viennent-ils ? Comment se forment-ils ? La vérité profonde d'un pays et d'une époque transparait à travers les mots qui sont privilégiés.

À l'université, je n'écrivais pas beaucoup. J'étais comme empêché par la critique, en ce sens que les cours de littérature ne visaient pas à faire aimer les oeuvres, mais bien à faire connaître les diverses tendances de la critique. Mais on avait beaucoup de discussions entre copains et c'est ça qui importe au bout du compte. Il y avait Sylvain Lelièvre, Jacques Garneau et bien d'autres. On discutait de poésie, on pataugeait dans l'inconnu.

L'été qui a suivi la fin de mes études, j'ai vécu comme une espèce de coup de foudre : il s'est produit un fantastique déblocage. Je raconte ça en détail dans le numéro 3 de la revue NORD. Je me levais très tôt le matin, je lisais quelques poèmes pour me réchauffer et là je m'installais à ma table.

Il faut que je vous dise aussi que l'époque de mes études a coïncidé avec l'éclatement de la poésie québécoise. Les oeuvres de Giguère, Chamberland, Lapointe, Ouellet, Hénauld commençaient à effectuer leur percée à Québec. Vi-

gneault avait une grande influence aussi. Un des chocs les plus importants que j'ai reçu à ce moment-là fut la découverte de Miron à travers *la Marche à l'amour* que Guy Robert avait publiée dans la *Littérature du Québec*, en 1964.

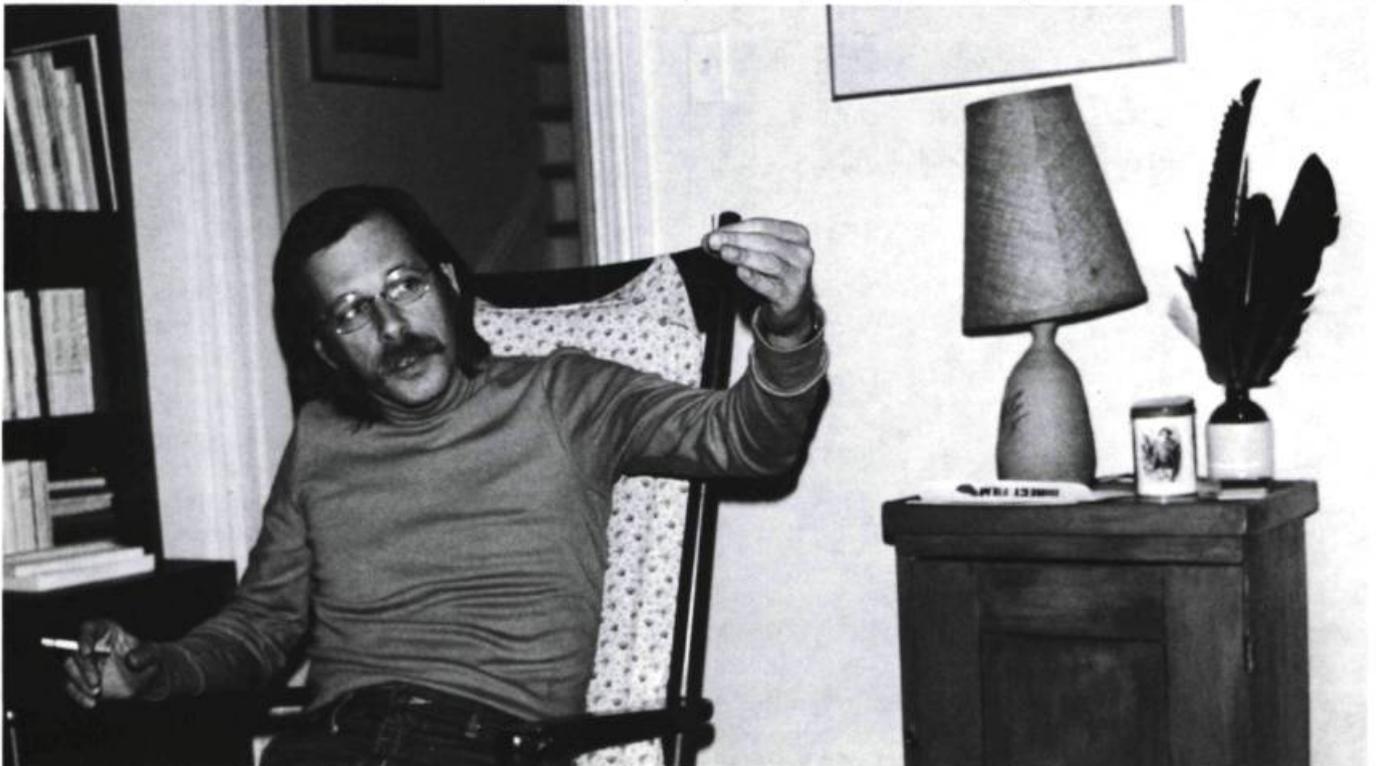
Q. Pourquoi êtes-vous poète ? Pourquoi êtes-vous devenu poète ? Est-ce que c'était une nécessité, une carrière, un besoin ? Comment concevez-vous le métier d'écrivain ?

R. Oh ! La question est vaste ! Disons tout d'abord que j'ai toujours éprouvé une certaine gêne à m'entendre traiter de poète. Pourquoi ? Certainement par une fausse modestie très mal placée. Mais enfin il faut dire que le mot poète charrie un tas de connotations très graves et on devrait le manier avec prudence. Dans un sens, il y a tout un aspect de la poésie que je déteste : autant la mièvrerie verbeuse que l'intellectualisme condescendant et mystificateur. En ce sens-là, je ne me considère pas beaucoup comme un homme de lettres. Mais si l'on accepte le fait que le poète est une personne qui fonde sa vie sur des réalités intérieures, qui croit que la vraie vie est ailleurs, que le langage transmuté avec enthousiasme peut changer l'homme, que la poésie n'est jamais tout à fait la poésie, et surtout que le poète est celui ou celle qui écrit des poèmes, alors là je suis poète.

Mais j'aimerais quand même répondre plus clairement à votre question. J'ai presque envie de vous lire ce que j'ai écrit récemment dans un de mes cahiers. Je ne sais pas si ça peut vous aider. En tout cas, allons-y ! « Le besoin de poésie dans un poète fort occupé à gagner sa vie et celle de ses enfants aveugles ressemble à un petit vent s'immiscant par hasard dans le canal d'une flûte oubliée sur une table. La main qui fermera les petits trous, permettant la musique, le poète la trouvera dans un loisir arraché à des heures essentielles, la gagnera sur son repos même permis, l'inventera à même une énergie toujours disponible, pour au-

tant que la propension à la pesanteur et au silence sera clairement débusquée dans le domaine des figures inconscientes qui nous minent, nous retenant de vivre plus énormes.

Être poète, c'est inventer, en dépit des ordres sociaux et de la loi générale du silence, l'homme que l'on est au fond, l'homme se façonnant par le chant nouveau et par un regard pur sur le réel. Toujours réinventer, toujours dépasser l'état actuel des connaissances abstraites par un travail forcené sur le concret et le concret est un rapport toujours neuf entre la réalité minérale, végétale, animale, sociale et l'homme ordinaire propulsé dans la nécessité de la vie. Le poète ne se dégagera d'aucune avenue : il caressera les foules, arpentera les microscopes, changera de lit, lavera ses lunettes, achètera du papier, sera fou d'encre et de dessin, fréquentera les faibles et les forts, percera du bout d'un canif les morales, ne donnera qu'aux démunis, privera les nantis de leurs épaulettes, chantera dans les cours, pissera dans les temples, passera les fanions à l'eau de Javel, aimera les bêtes jusqu'aux larmes, fouillera le regard des chiens, sèmera en lui le chant du moqueur et le vol du busard, se pâmera pour une plante sauvage, se ménagera un repaire houleux au milieu de la cité, rythmera le vrai fond de la fête, ira vers la femme et vers l'homme, se placera sur le même rayon que l'enfant en santé, accouchera son épouse, gagnera sur le sommeil, marchera beaucoup dans les rues sans nom, nommera chaque émotion dans le moment même où elle passe car elle passe et s'évanouit dans tout l'obscur qui nous annule, prêtera l'oreille, écouterà chanter ce qui est porté à se taire, se taira le plus souvent quand alentour on pleure, aura en horreur la perte du temps humain, se baisera vers l'ouverture du tunnel, se souviendra de sa mère et du ventre de son père. Le poète, en ces temps d'avant-guerre, évitera de parler de la paix, préférant oeuvrer dans les mots connaissance, nature, tribu, puissance, aveuglement, lumière, foule, abri, brouillard. Il se tiendra à l'écart



des écoles, préférant la fréquentation des boutiquiers et des femmes. Il aura en horreur toute image trop bien dessinée du poète aimé et ira quelquefois se servir dans le bureau des fonctionnaires en leur absence. Avec les gens du pouvoir, il sera comme un chat, oubliant toute caresse et ne rêvant que d'horreur.

Et puis il écrira des poèmes avec des mots qu'il aura laissés dormir un long moment dans ses coffres à lui. Au moment du jaillissement, il sera assez simple pour être enthousiaste, assez ancré pour être fraternel, assez seul pour être libre. Les autres poètes, il les lira avec patience et folie. Tout ce qu'on lui dit, il le retournera comme un gant pour saisir le vrai. Sa vérité sera sa beauté, ses vers iront plus vite que la télévision. Il sourira longuement quand on lui donnera des ordres. Tout slogan le fera vomir sur la table où on le convie. Il n'essayera pas de changer les modes, préférant plonger sous les mers et chercher un autre air plus respirable. Toute manière de penser est apprise. Tout ce qui est appris est enseigné. Tout ce qu'on enseigne l'est par un possédant cherchant à protéger ses avoirs. Le poète, s'il le peut, sera assez riche pour être pauvre et vice versa. « Le poète est à l'écrivain ce que le loup est au chien ». Ouais ! C'est un peu long ! Mais ça présente le mérite de dire ce que je pense sans trop de bavardages !

Q. Est-ce que vous avez la même attitude quand vous écrivez une pièce de théâtre que quand vous écrivez un recueil de poèmes ? Est-ce que les deux sortes d'écriture procèdent de la même vision ?

R. Probablement que ça vient de la même vision des choses, oui. Je pense que la poésie, c'est d'abord une manière d'être, de vivre sa vie, de dévorer le temps, de dévorer par le milieu le temps qui s'en va vers la mort. C'est un choix qu'on fait dans l'adolescence. Certains le découvrent, le

consument, l'occultent et l'oublient. Ils fondent finalement leur vie sur les réalités de l'avancement, de la carrière, du pouvoir, de l'illusion, alors que d'autres vont vers des domaines qui sont axés non pas sur l'avoir, mais sur l'être. Ils deviennent peu à peu passionnés d'être, d'enrichissement humain, de connaissance, d'écoute et d'unité. En ce qui me concerne, par exemple, je suis fou de sciences naturelles : c'est un des aspects de ma manière de vivre qui débouche à un moment donné sur l'écriture, sur la poésie, sur le théâtre. Même quand je fais du théâtre, je fais de la poésie. Nous ne sommes plus à l'époque de l'étanchéité des genres. Notre siècle a tué heureusement les genres littéraires.

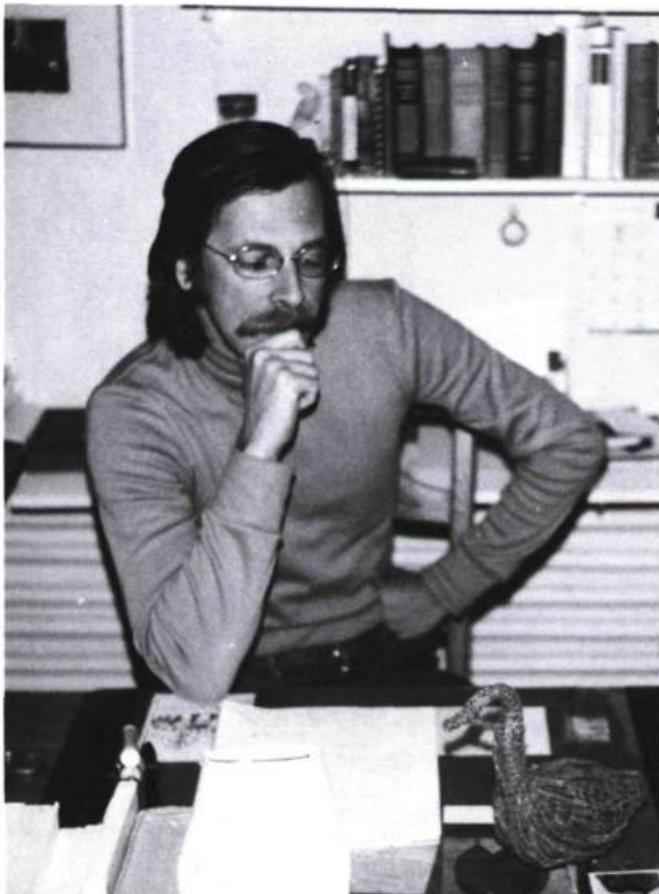
Q. Oui, mais vous exprimez autre chose quand vous faites du théâtre !

R. Évidemment, quand j'écris un poème, c'est moi qui parle. Et à travers moi, bien sûr, tous ceux qui m'ont fait, tout ce qui me façonne chaque jour : les mots, les bêtes, les climats, les plaintes muettes, le rythme secret de la ville. Mais, à un moment donné, il arrive que je sois le théâtre d'une invasion. C'est réel ce que je vous dis là. Des personnages se mettent à se déplier en moi, se mettent à parler, à vivre et se retrouvent dans une situation imaginaire plus réelle encore que l'événement. C'est alors que j'ai envie d'écrire une pièce. Les réalités que je décris dans mes pièces se situeraient peut-être à un autre niveau que celles qui apparaissent dans le poème, mais ce sont les réalités avec lesquelles je suis aux prises dans ma vie d'homme inscrit dans une collectivité.

Q. Les enfants comprennent et apprécient ces réalités, comme vous l'avez si bien dit dans une de vos pièces.

R. Je me rends compte que les enfants sont très importants dans mon travail. J'ai écrit pour eux. L'enfant est aussi présent dans mes poèmes. Mais attention ! Les textes pour les enfants sont à surveiller de près. Pensez à l'oeuvre de Tolkien : il s'agit là d'une véritable mythologie moderne présentée sous la forme d'un conte pour enfants. Ceci dit, je me sens très près des enfants et je suis émerveillé par leur disponibilité, leur curiosité et leur passion de la découverte. Par exemple, moi aussi, quand je marche dans la nature, j'entends pousser les plantes, j'entends vivre les racines, j'entends bouillonner la vie des choses. C'est pourquoi je m'intéresse beaucoup aux oiseaux. Il y a un mystère en eux. Mystère de la vie finalement. Mystère d'une mémoire précédant l'existence même de l'homme sur la terre. Et je ne suis pas loin de penser que le rêve profond de l'homme, c'est d'être oiseau.

La passion que j'éprouve pour la nature m'a amené à penser, avec René Char et Édouard Glissant, que la nature s'exprime à travers le poète. Elle exprime son désarroi actuel, elle dit ce qui la menace, la brise. Elle dit aussi sa force énorme, son rythme, sa cadence, son grand cycle oscillant entre la vie et la mort. C'est Goethe qui disait : « La nature n'a pas de langage, mais elle crée des langues et des coeurs par lesquels elle sent et parle. » Ce n'est pas de la poésie évanescence et vaguement bucolique que je vous dis là, c'est une réalité dans laquelle j'évolue de plus en plus.



Q. Comment gagnez-vous votre vie maintenant ? Vous travaillez pour la radio et vous écrivez, mais évidemment, vous n'arrivez pas à vivre de vos écrits.

R. En réalité, je vis de mes écrits si l'on accepte le fait que mon travail pour la radio relève en partie de l'écriture. Je reçois des droits pour mes pièces qui sont toujours jouées ici et là depuis 10 ans. Et puis il m'est arrivé aussi d'être boursier. Parlons un peu de la radio. Depuis quelque temps, je fais des émissions pour le FM de Radio-Canada, des émissions où la nature est omniprésente. Par exemple, j'ai fait une série de 13 émissions d'une heure sur ces réalités végétales et animales que tout le monde manipule deux ou trois fois par jour : les aliments. Je me suis intéressé, entre autres, au pain, au maïs, à l'oignon, au miel et à travers eux j'ai fait des découvertes prodigieuses. À travers la banale pomme de terre, mon vieux, j'ai fait un extraordinaire voyage dans le temps et dans l'espace.

Q. Mais c'était une émission littéraire. Vous ne parliez pas de la pomme réellement.

R. Quand je fais mes émissions de radio, c'est à la fois poétique et scientifique. Et puis non, au fond. Ça dépasse ces deux aspects de la connaissance. Je tente de transmettre des saveurs, des plaisirs, des émotions, des liens secrets entre les choses, j'essaie de créer une complicité entre l'auditeur et la nature. En fait je fais de l'histoire, de l'anthropologie, de la mythologie, de la zoologie, de la botanique. Et la poésie sert de liant à tout cela. C'est la même chose dans mes émissions sur les oiseaux.

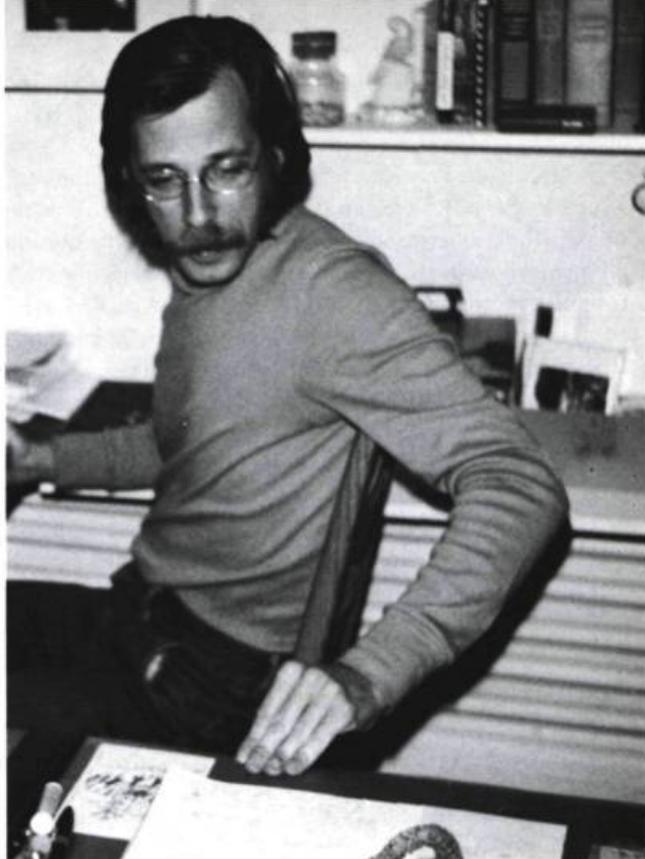
Q. Ce n'est pas de la science-fiction, mais plutôt de la science-poétique, si vous voulez.

R. Je ne sais trop . . . Ça a été le grand projet de Novalis . . . Mais moi, quand je suis assis devant un micro, ce que j'essaie de faire, c'est de la bonne radio ! Je me suis toujours refusé de considérer l'auditeur comme un imbécile et je lui donne le meilleur de moi-même. Comme quand j'écris un poème. « Vous n'écrivez pas mieux que vous ne valez » disait H.D. Thoreau. Variante : à la radio, vous ne pouvez pas donner autre chose que le meilleur de vous-même sinon l'auditeur s'ennuie. Et puis la radio représente un vaste champ d'exploration pour le poète. Ne serait-ce pas là le moyen de résoudre le dilemme entre poésie orale et poésie écrite ?

Pour en revenir à votre question, il y a une chose qui me surprend actuellement. Alors que plusieurs poètes manient un langage qui ressemble aux équations des scientifiques, certains hommes de sciences de leur côté circulent avec une grande souplesse dans le pur imaginaire. Où sont les vrais poètes ? Une chose est certaine : le poète moderne a un grand défi à relever vis-à-vis de la science et de la technique. Qu'il n'en soit pas dupe. La science est devenue l'enfant de la poésie. Est-ce Rabelais qui écrivait : « Science sans conscience n'est que trouble de l'âme » ?

Q. Où en êtes-vous dans votre production poétique ?

R. Je viens de terminer un recueil qui va paraître bientôt à l'Hexagone et je n'ai pas encore de titre. Et puis j'ai commencé un livre pour les Éditions Erta qui sera illustré par Nicole Malenfant de Québec, un merveilleux graveur.

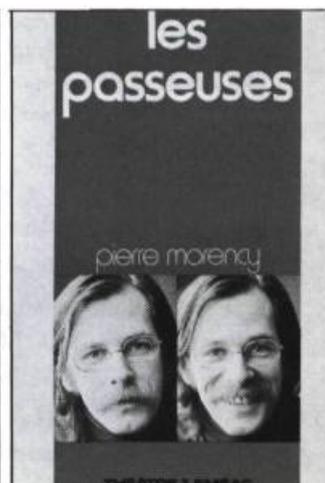
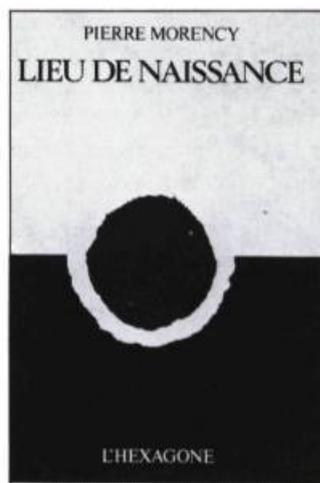


Il s'agit de poèmes en prose. Je travaille beaucoup dans ce sens-là actuellement.

Q. Maintenant, voulez-vous bien nous parler de cette revue dans laquelle vous avez travaillé, ESTUAIRE ? Est-ce que c'est surtout vous qui l'avez fondée ?

R. Nous étions quatre au départ . . . Mais, savez-vous, je n'ai pas beaucoup envie de parler de cela. ESTUAIRE a été un des grands rêves de ma vie. Québec avait besoin d'une véritable revue de poésie, un laboratoire central, comme dit Max Jacob. Après un an et demi de travail en équipe, j'ai préféré me détacher. Je suis malheureusement un travailleur un peu trop solitaire.

Q. Lorsque vous parlez de la ville, votre poésie est, me semble-t-il, moins pessimiste que celle des poètes de Montréal. Vous condamnez les cruautés urbaines, mais vous arrivez quand même à respirer en ville. Est-ce parce que vous êtes de Québec et pas de Montréal ? Est-ce que votre lieu d'origine vous semble important comme inspiration ?



Vous êtes un poète de Québec, pas un poète de Montréal. Est-ce que vous êtes très conscient de ça ?

R. C'est-à-dire que je ne suis pas un poète de Québec d'abord. Je ne suis pas né ici ; je suis né à Lauzon, de l'autre côté du fleuve. C'est intéressant, cette question-là, parce que, la première chose qui m'est venue à l'esprit, pendant que vous formuliez votre question, c'est que, de Lauzon, de Lévis, au moment où je voyais la ville, étant jeune, je la voyais tellement belle. Québec, vu de l'autre côté du fleuve, c'est tellement beau. Enfin, c'était beau à ce moment là, avant que certains édifices ne viennent altérer le profil de la ville. Les premières fois où j'ai marché dans Québec, à l'âge de onze ans, ça a été pour moi une découverte inoubliable, un grand plaisir, presque un choc. Imaginez un enfant de faubourg qui découvre une ville avec ces maisons harmonieuses, ces parcs, ces rues vivantes et puis ce fleuve énorme qui s'ouvre à l'estuaire. Mes premières découvertes de la ville ont été merveilleuses. Mais quand on dit « poète de Québec », ça me fait un peu frémir parce que je ne me considère pas un poète de Québec, dans un sens restrictif, chauviniste. J'ai par ailleurs très peu de contacts avec les gens qui se disent « poètes de Québec ». Je trouve ça ridicule. Si on veut à tout prix des étiquettes, disons que ma table de travail est située quelque part à Québec, entre Fort Chimo et Montréal.

Q. Il me semble que la ville de Québec vous a donné une vision du monde qui est assez différente de celle de l'ensemble des poètes québécois.

R. Effectivement, je n'avais pas beaucoup réfléchi à cela. Vis-à-vis la ville de Québec, j'ai toujours été un peu déchiré, contradictoire dans mes déclarations. Parfois, j'ai dit des choses très dures sur Québec. Je l'ai traitée de ville endormie, de ville trop calme, économe, fermée, susceptible. Mais au fond tu sens bien que dans cette forfanterie un peu agressive, il y a quand même beaucoup d'amour, d'attachement. C'est le « je te hais tout autant que je t'aime » de Baudelaire. En réalité, je m'aperçois bien que je suis très attaché à Québec. C'est devenu mon lieu de naissance.

On était très pauvre chez nous, pendant mon adolescence. À un moment donné, je ramassais un petit peu d'argent, je prenais le bateau et je m'en allais à Québec. Le soir, j'allais dans les petits cafés et j'écoutais. J'avais hâte d'être plus âgé pour aller plus loin, pour aller fouiller dans les cours, fouiller dans les maisons, pour aller fouiller partout. Parce qu'une ville, c'est important. Sur le plan humain, c'est plus important que la campagne. Pour moi, la nature, elle est aussi la ville. La nature, ce n'est pas seulement les arbres et les champs. La nature, ce n'est pas seulement la campagne.

Q. Vous voyez la nature dans la ville justement. On s'en aperçoit continuellement dans votre poésie.

R. À Québec, la nature est tellement près. C'est une des rares villes pleine de possibles. Et puis le poète est plus intéressé par la *naturel* que par le *culturel*.

Q. Dans les *Poèmes de la froide merveille de vivre*, vous associez l'amour à la nature, la passion à la flore et à la faune et aux différents éléments de la nature. Est-ce que

cette métaphore vous apparaît comme une vérité humaine, comme étant presque instinctive ?

R. Ça relève beaucoup de l'instinct pour moi, c'est sûr. Je prends conscience de beaucoup de choses à partir des questions que vous me posez. Ça relève énormément de l'instinct ; c'est une fête, c'est la vie qui passe à travers moi, qui nourrit mes pulsions, mes besoins d'amour, de don, de tendresse. Pour moi, vous comprenez, ça vient de loin. J'ai quand même traversé un tunnel énorme, terrible, ces dernières années, une descente très éprouvante dans les profondeurs. J'ai découvert beaucoup de choses qui ont un certain rapport avec la création et la poésie. Je me suis aperçu que mon enfance, aussi tragique, aussi dramatique qu'elle ait été dans mes souvenirs, n'était pas effectivement aussi dramatique que je le pensais. Bien sûr, il y avait cette découverte, autour de moi, de la brutalité humaine, de la violence implacable qui existait entre les êtres. Mais c'était compensé par le très grand plaisir que j'avais dans la nature. J'étais toujours parti dans le ruisseau. J'étais toujours dans le bois. C'est là que j'ai fait mes premières observations merveilleuses ; c'est là que j'étais bien. C'est là aussi, dans la nature, que ma sexualité s'est réveillée. C'est bien étrange. C'est dans la nature que je rêvais le plus, que je me nourrissais, sans connaître évidemment le nom de tous ces êtres vivants qui m'entouraient.

C'est vrai que la femme pour moi et tout ce qui est ressenti venant de la femme et venant de moi pour elle, de moi pour les enfants, de moi pour les autres hommes, c'est coloré et nourri par cette nature. Mais encore une fois, la nature est cosmique et plus liée à des choses qu'on ne voit pas, à des sèves souterraines. Mon père était creuseur de puits artésiens et j'ai toujours entendu parler chez moi de ce qui vivait sous la terre. Il y a beaucoup de puits dans mes poèmes. Mon père arrivait à la maison heureux parce qu'il avait enfin trouvé de l'eau, après plusieurs jours de forage. Il nous parlait de l'eau qui jaillissait du puits, de cette eau qui nourrit, la plus pure et la meilleure du monde.

Q. En parlant d'eau, vous avez écrit, avec Gatien Lapointe, les plus beaux vers québécois sur le fleuve. Il y a des poèmes magnifiques où vous parlez du fleuve. Le fleuve vous a beaucoup inspiré.

R. Oui . . . je l'ai même comparé à mon épine dorsale. Pour moi, le fleuve est physique. Je le vois de mes yeux, je le vois comme objet de mon regard, comme réalité extérieure à moi. Mais c'est bizarre : c'est comme si je ne le voyais pas réellement, comme si j'étais traversé par un fleuve. Il y a quelque chose ici qui rejoint les idées philosophiques d'Héraclite. Par exemple, Héraclite dit que ceux qui descendent aux mêmes fleuves, des eaux toujours nouvelles les baignent. On ne plonge jamais dans le même fleuve deux fois. Je pense que c'est une réalité philosophique fondamentale. Imaginez le jeune garçon de six ou sept ans qui sortait de chez lui, descendait la côte et tout de suite était au bord du fleuve. Alors on plongeait dans le fleuve. Le Saint-Laurent m'a nourri énormément, tout mon imaginaire vient de lui. La brièveté du temps, le temps qui passe comme l'eau, c'est une de mes perceptions essentielles, et puis il y a cette espèce de hâte, cette fébrilité, cette soif de connaissances obscures qui m'habitent.

Q. *Au nord constamment de l'amour*, c'est votre recueil le plus engagé socialement. Vous vous y associez d'ailleurs à Henry Miller qui se dit ébloui par le grandiose écroulement du monde. Est-ce que Miller vous a influencé ?

R. Oui, c'est un auteur que j'avais découvert à peu près dans les années 1968-69. Il a eu une influence sur ma vie et non sur ma poésie. Il y avait quelque chose chez lui qui me séduisait : cet éclatement, cette liberté, cette liberté merveilleuse dans la ville. Les valeurs qui étaient importantes pour lui, je sentais bien qu'elles étaient importantes pour moi aussi : les valeurs humaines contre les valeurs de la société américaine du bon pain, des contacts avec les gens, l'amitié. J'aimais beaucoup cette grande libération sensorielle et sexuelle. J'étais à ce moment-là dans une espèce de cage, encore qu'aujourd'hui, voyez-vous, je sois très loin de cette oeuvre-là. J'ai même découvert des sources de Miller dont il ne parle jamais. Parce qu'il parle beaucoup de ses sources, mais de ses véritables, il n'en parle pas. Une des grandes sources d'Henry Miller, c'est Henry David Thoreau, philosophe, poète américain, auteur de *Walden ou la vie dans les bois*.

Q. J'ai constaté que le feu revient souvent comme métaphore dans votre poésie. Vous y dites que l'homme est convié au recommencement du feu, qu'il doit sans cesse chercher la passion de vivre tant dans la femme aimée que dans l'arbre. En fait, les symboles de l'eau, du feu et de l'oiseau expriment tous la renaissance d'un homme passionné, combattant l'ennui et la médiocrité. Pourquoi cette prédilection pour ces trois symboles ?

R. Cela me touche beaucoup, ce que vous venez de me dire là. Parce que c'est effectivement des réalités qui sont importantes dans ma vie, mais à un niveau tellement profond, à un niveau qui finalement se situe en dehors de la réflexion ou de la raison, de sorte que je ne les ai pas à l'esprit, ces réalités là. Elles m'habitent et elles jaillissent à travers mes poèmes, mais je n'en parle jamais dans la vie courante du feu. Sauf de l'oiseau, bien sûr.

Q. Non c'est évident, mais c'est une obsession créatrice, le feu, l'eau et l'oiseau.

R. Ça se précise de plus en plus à travers mes poèmes. Le monde fondamental de chaque poète, qui transparait à travers quelques symboles, est quand même assez limité. Je pense que chaque oeuvre poétique ne traite que de quelques réalités fondamentales qui, à un moment donné, sont nourries constamment par le réel qui change autour de soi, par des nouvelles découvertes et par du vécu nouveau. Mais c'est toujours le même noyau essentiel des grands symboles qui est présent dans l'oeuvre et qui vient, en ce qui me concerne, de mes premières découvertes du monde.

Q. Le titre *Lieu de naissance* met en relief une des obsessions de votre oeuvre poétique : l'image ou les images de la naissance.

R. D'accord, mais vous avez dû voir quand même que dans mes poèmes, il y a aussi la réalité de la mort qui est toujours présente et qui est aussi une sorte de pendant à la naissance.

Q. Mais les vieux dans vos poèmes et votre théâtre sont en train de renaître, de découvrir la parole et puis la nature.



R. Les trois vieux dans ma pièce *Les passeuses*, c'est trois aspects de moi qui meurent pour que le nouvel homme renaisse, qui meurent séparés, car ils ne s'entendent pas beaucoup. À la fin, ils deviennent tellement liés : moi, j'aurais aimé ça, qu'à la fin de ma pièce, ces trois vieux deviennent un homme, qu'ils se marient les trois ensemble dans un seul homme. Sur un plan profond, cette pièce exprime la nécessité en moi de faire naître le nouvel homme. Vous savez que dans la trentaine, souvent, il y a une crise effrayante chez beaucoup d'individus : tu meurs ou tu vis. Beaucoup mettent leur cravate et leurs pantoufles, s'assoient dans leurs fauteuils et meurent. D'autres préfèrent une réalité plus profonde, à cause probablement du feu terrible qui est en eux, à cause toujours de cette eau qui est dans les profondeurs et qui jaillit, à cause probablement de ce bonheur, parce qu'il y a un aspect sur lequel j'aimerais insister : c'est le plaisir extrême, le plaisir énorme ressenti à l'expression, à la poésie, à l'écriture. Je me vois un peu comme un tronc à travers lequel circule des forces, comme un puits où l'on va chercher de l'eau profonde. Et quand ça s'exprime, c'est accompagné d'un grand plaisir. C'est comme le plaisir de l'éjaculation. L'écriture pour moi est accompagnée d'un travail énervant, dur pour l'estomac, rempli d'angoisse et en même temps un travail qui apporte tellement de plaisir que ça devient une drogue, que tu ne peux plus t'empêcher d'écrire. Les forces de vie sont tellement fortes chez le poète qu'il refuse de mourir comme un « cravaté ».

Q. Donc la vieillesse, c'est un état d'esprit.

R. Il y a eu un événement dans ma vie récemment qui m'a tellement ému, tellement bouleversé. C'est lorsque ma femme a accouché de notre fille Catherine, il y a un an et demi. Ma femme souhaitait que j'assiste à l'accouchement. J'étais un peu angoissé, mais j'avais ce désir-là. J'étais avec elle. J'étais presque fondu à son corps en train d'accoucher. Au moment où l'enfant est né, il y a eu comme une espèce d'éblouissement dans ma tête et dans mon corps. Et j'ai eu l'impression soudainement que j'étais en train d'achever ma propre naissance. Une naissance qui avait commencé à se produire 36 ans auparavant. C'est long en maudit un homme qui prend 35 ans à naître. J'ai l'impression que ma poésie ne sera plus la même maintenant.

Vous savez, je pense que fondamentalement, je suis un lyrique, un vitaliste. Oui, au fond, je suis plutôt lyrique que didactique. Un lyrique réaliste, disons. Je me sens peut-être

comme ce roseau dont parle René Char, comme cette flûte dont on parlait tout à l'heure. Je sens quelque chose passer à travers moi et je suis un fou de musique et de chants, mais pas le chant comme on l'entend. C'est pas la petite harmonie gentille qui te caresse la trompe d'Eustache. Non, pour moi, le chant, c'est une réalité fondamentale de la vie, de l'expression humaine; le chant est d'abord dans la nature. Je ne peux pas concevoir une poésie qui ne chante pas. Quand je parle de chant, je parle de rythme, de souffle, de battement, de nudité autant que de profusion.

Q. Ça veut dire une poésie qui exprime quoi ?

R. Ça veut dire une poésie qui exprime les forces vivantes de la vie, un énorme besoin d'affirmer la vie contre tout ce qui en nous meurt.

Q. Parlons un peu de théâtre maintenant. Pourquoi avez-vous changé de genre littéraire après avoir écrit avant ça 3 ou 4 recueils de poésie ? Est-ce que c'était réfléchi et voulu ?

R. C'est-à-dire que c'est presque naturel. Je suis venu à l'écriture d'abord par le théâtre. Mes premières expériences de poésie ont été de réciter des poèmes sur la scène. Ensuite j'ai commencé à jouer dans des pièces au collège. J'ai même fondé une troupe de théâtre à 20 ans. Je n'avais pas écrit beaucoup de poèmes à ce moment-là, un ou deux comme ça, des petites lettres d'amour poétiques aux premières blondes. Dans le théâtre, il y a beaucoup de poésie. Quand tu lis Racine, tu lis un poète, et alors le théâtre a toujours fait partie de ma vie, c'est un côté de ma personne. Comme tous les êtres timides et gênés, pour finalement réussir à se dépêtrer un peu dans la cité et dans la collectivité, il faut que tu fasses un peu de théâtre.

Q. Dans *Les passeuses*, vous exploitez les richesses du langage populaire. Votre poésie, par contre, contient peu de français québécois populaire. Est-ce dire que la poésie, d'après vous, ne doit pas utiliser une langue dite vulgaire ?

R. Je ne suis pas tellement d'accord avec ce que vous dites, parce qu'il y a quand même dans ma poésie beaucoup de mots qui font partie du langage parlé québécois. J'écris, par exemple, « Je varnousse dans le rêve des insectes ». Le verbe « varnousser », c'est un vieux mot français, vernousser, qui veut dire s'activer lentement. Le langage parlé nourrit profondément ma poésie. Quand je me promène, j'écoute. Toutes les locutions du langage viennent du peuple. C'est du langage imagé. J'ai des carnets remplis de toutes sortes d'observations comme ça. Puis à un moment donné une observation va se muer en image poétique. Par exemple, récemment, je parlais avec un type qui a dit : « J'étais heureux comme un roi dans la mousse ». Les locutions sont très, très importantes. Il y en a qui font partie des dictionnaires, mais il y en a beaucoup d'autres qui sont encore à l'état brut dont aucun écrivain ne s'est servi. Alors, dans ce sens-là, je pense que c'est la langue parlée qui est la plus enrichissante pour un poète, pour un écrivain en général. Mais il y a aussi la langue écrite ; finalement je lis quand même beaucoup et je prends beaucoup de choses dans mes lectures. Les langages écrit et parlé pénètrent dans cette espèce de laboratoire secret qui est en dedans de toi. Tout se transforme.

Q. Pourquoi écrivez-vous du théâtre pour enfants ?

R. C'est strictement circonstanciel, parce qu'on m'a invité à écrire des pièces et j'en ai écrit. Ça m'amuse. Je me sens peut-être plus libre pour inventer des histoires complètement folles. Mais je m'aperçois bien d'une chose, c'est qu'il y a beaucoup de moi-même là-dedans, beaucoup de ma vie, beaucoup des conflits profonds qui sont les miens.

Q. Est-ce que vous aimeriez écrire du théâtre pour enfants destiné aux adultes ?

R. Oui, mais c'est un de mes rêves. Je ne sais pas quand je pourrai le faire, peut-être quand je serai devenu tellement vieux, tellement simple. Mais mon rêve, c'est d'écrire une pièce où les enfants et les adultes apprendraient quelque chose. Les enfants ne s'ennuieraient pas et les adultes non plus.

Q. Une sorte de *Petit Prince* québécois, si vous voulez.

R. Oui, où il y aurait des animaux sur scène et une foule de choses magiques, inouïes, nouvelles, irréelles. Parce que ce que l'on appelle irréel, ce n'est finalement qu'un aspect de la réalité.

Q. Vous restez néanmoins poète quand vous faites du théâtre. Votre façon de voir le monde est celle d'un poète.

R. Exactement.

Q. Ce qui peut peut-être causer quelques difficultés lors d'une mise en scène.

R. Oui ! Je suis bien conscient de ça. Les metteurs en scène qui s'intéressent à moi doivent respecter cet aspect-là.

Q. Est-ce que vous allez monter une autre pièce à l'automne ?

R. Là, j'ai une idée de pièce. Au moment où paraîtra cette entrevue, j'aurai peut-être commencé à l'écrire. Évidemment, moi, je suis toujours très angoissé avant de me mettre à écrire, parce que je sais que je vais en avoir à peu près pour un an de travail. Alors, avant d'écrire, c'est effrayant. Je commence à faire des recherches. Quand je traite d'un domaine dans une pièce, je fouille. La pièce que je vais écrire sera très représentative de la vie actuelle. Je sens quelque chose qui se passe dans le monde, qui n'est pas formulé encore, qui est tâtonnant. C'est relié à ce grand courant de la découverte de la nature.

Q. Est-ce que vous allez être de plus en plus dramaturge et de moins en moins poète ?

R. Non, ça va ensemble. Je ne vois pas du tout d'antagonisme entre les deux. Et puis le théâtre sans la poésie, ça m'ennuie. Les pièces qui restent sont toujours des oeuvres de poètes. Le public québécois devient de plus en plus exigeant sur ce plan-là.

Q. Est-ce que vous écrivez tous les jours ?

R. Non. Il y a les lendemains de la veille, les voyages, les excursions, les imprévus, les maladies, etc. . . . Je noircis du papier à peu près tous les jours, mais je n'écris pas tous les jours. Par contre, quand je m'attelle à un travail, j'en ai pour des mois.

Q. Est-ce que vous pensez publier vos textes radiophoniques ?

R. Il m'arrive de publier mes pièces radiophoniques. Mais, pour ce qui est de mes émissions sur les aliments, par exemple, je ne sais pas. C'est écrit d'une certaine manière ; c'est fait pour être parlé. À la lecture, je ne sais pas ce que ça donnerait. Mes émissions sur les oiseaux, c'est différent. Depuis des années, j'ai accumulé une masse prodigieuse de documentation et de recherches. J'ai écrit tout cela pour la radio, mais j'ai envie de les reprendre pour un livre. J'ai d'ailleurs un projet avec Gilles Vigneault, mon premier éditeur. Ce ne sera pas pour tout de suite, parce que l'été prochain je fais une troisième série sur les oiseaux au

Bestiaire de l'été. À ce moment-là, je vais avoir parlé d'une soixantaine d'espèces.

Q. Vous avez choisi de parler des oiseaux, mais n'oubliez pas que dans votre oeuvre l'oiseau est un symbole important.

R. Exactement. Oh, attends un peu ! Qu'est-ce que disait Éluard dans un de ses premiers poèmes ?

« J'ai besoin des poissons pour porter ma couronne
autour de mon front/

j'ai besoin des oiseaux pour parler à la foule. »

Ça, ça finirait bien l'entrevue ! Ah ! Ah !

Les Études
littéraires

Le roman québécois de 1860 à 1958

À propos d'un livre de Madeleine Ducrocq-Poirier

Madeleine Ducrocq-Poirier qui a déjà publié au Québec une étude sur Robert Charbonneau (Fides, 1972) et dernièrement nous présentait *Le Débutant* d'Arène Bessette chez HMH, vient de faire paraître en France sa thèse de doctorat d'état sur *Le roman canadien de langue française de 1860 à 1958*¹. Il s'agit d'un gros volume de neuf cents pages qui s'inscrit dans le courant de l'histoire littéraire traditionnelle. L'auteur dresse l'inventaire de cent ans de production romanesque québécoise divisée en quatre tranches chronologiques (1860-1900, 1900-1930, 1930-1945, 1945-1958) qui correspondent selon elle à autant d'étapes dans « la recherche d'un esprit romanesque ».

L'ensemble se présente comme une suite de résumés d'oeuvres, de biographies et d'aperçus historiques sur la situation intellectuelle et politique du Québec. Ce livre, qui par sa taille et parfois son contenu ressemble plus à un dictionnaire qu'à un essai, met à notre disposition deux index des noms propres et des oeuvres qui renvoient à ces nombreuses données distribuées chronologiquement; un important appendice de 167 pages qui nous offre les biographies des principaux romanciers cités s'avère un précieux complément au *Dictionnaire*

pratique des auteurs québécois de Hamel, Hare et Wyczynski². C'est dire l'intérêt encyclopédique de cet ouvrage que l'on consultera comme un important instrument de référence sur le roman québécois, du moins jusqu'à ce que paraissent les autres tomes du *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec* et un *Dictionnaire pratique des auteurs* revu, corrigé et augmenté.

Malgré l'ampleur de ce travail, qui pourrait donner l'illusion de l'exhaustivité, l'auteur a dû faire un choix; sur les 543 titres que John E. Hare a relevés³ pour la période qui nous intéresse ici, Mme Ducrocq-Poirier en a retenu plus de

150, ce qui est déjà considérable. Bien qu'elle ne s'explique pas clairement sur ses critères de sélection on constate qu'elle s'arrête à ce qu'on pourrait appeler le roman bourgeois, c'est-à-dire roman historique, roman du terroir et roman d'analyse, par opposition au roman populaire qu'elle exclut de son corpus parce qu'il s'agit d'une production de « romanciers mineurs ou occasionnels qui se sont octroyés de faciles succès (...) avec des récits d'aventure, des romans policiers ou pseudo-historiques » (p. 453); elle nous donne par contre (p. 223-224) une courte mais intéressante bibliographie de cette production pour les années 1920-1930.

L'auteur ne se contente pas cependant de juxtaposer résumés, biographies et bibliographies, elle impose aussi à sa classification une orientation bien précise et déclarée à maintes reprises. L'étude, comme l'indique son sous-titre, se veut à « la recherche d'un esprit romanesque ». Cet esprit l'auteur croit le trouver dans ce qu'elle appelle « le roman de l'homme » ou « le roman d'analyse » tel que défini par Robert Charbonneau dans les années 1940 : « Robert Charbonneau, en 1941, avec *Ils posséderont la terre*, imprimait une démarcation décisive au roman canadien-

